

Directeur politique : H.-D. COLLIN

ABONNEMENTS

Table with subscription rates for Metz, Alsace-Lorraine, Germany, and France, including monthly and annual options.

En vente à PARIS à la Librairie Alsacienne-Lorraine, 1, rue de Médicis.

Le Lorrain

Rédaction et Administration : 14, RUE DES CLERCS, METZ — Téléphone N° 31. ANNONCES. La petite ligne... 30 Pl. RÉCLAMES. La ligne... 80 Pl.

L'Accord franco-lurc

Nous avons énuméré les divers points de l'accord économique qui vient d'être paraphé par la France et par la Turquie et qui sera ratifié sous peu.

La Russie a adhéré à ces négociations par un accord similaire avec la Turquie. Ces négociations étaient liées, d'autre part, à des pourparlers engagés à Berlin et à Londres.

La France reçoit par ces nouveaux accords la concession d'un réseau de chemins de fer en Arménie et en Syrie, ainsi que de ports sur la Méditerranée et sur la mer Noire.

De son côté, la Turquie obtient l'émission d'un emprunt en France et certaines facilités au point de vue financier.

L'accord intervenu marque une étape favorable dans les rapports de la France et de la Turquie, qui depuis 1910 avaient laissé à désirer.

La Turquie, en accordant à la France, en échange du concours qu'elle lui apporte, des concessions compensant peut-être dans une certaine mesure ce que nos voisins ont laissé échapper dans la Bagdad, ne donne pas seulement un gage de sa volonté de renouer avec la France l'amitié séculaire qui fut profitable aux deux parties.

La Turquie, en accordant à la France, en échange du concours qu'elle lui apporte, des concessions compensant peut-être dans une certaine mesure ce que nos voisins ont laissé échapper dans la Bagdad, ne donne pas seulement un gage de sa volonté de renouer avec la France l'amitié séculaire qui fut profitable aux deux parties.

La Journée

L'archiduc héritier d'Autriche est arrivé hier à Munich pour rendre aux souverains bavarois la visite qu'ils ont faite l'année dernière au mois de juin à l'empereur François-Joseph.

M. de Bethmann-Hollweg, chancelier, arrivera aujourd'hui mercredi à Corfou, où se rend aussi l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople.

C'est aujourd'hui que commencent à Abazia les pourparlers entre le comte Berchtold, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, et le marquis di San Giuliano, ministre des affaires étrangères d'Italie.

Bien que le Congrès radical de Pau ait voté le retour par étapes au service de deux ans, le président et le secrétaire de la Fédération radicale et radicale-socialiste de la Seine, MM. Bonnet et Dominique, se présentent aux élections législatives de Paris, avec, inscrite à leur programme, la défense énergique de la loi de trois ans.

Une délégation du Conseil municipal de Paris s'est rendue à La Haye et Amsterdam.

Le bruit d'une entrevue qui aurait lieu entre les ministres de la marine italienne et allemande dans certains journaux étrangers ont parlé, est considéré à Rome comme dénué de tout fondement.

M. Venizelos partira aujourd'hui pour Corfou pour aller saluer Guillaume II. Il rencontrera le chancelier allemand.

L'empereur d'Allemagne a conféré à M. Streit, ministre des affaires étrangères de Grèce, le grand cordon de l'Ordre de l'Aigle-Rouge.

Le gouvernement albanais offre aux Grecs de l'Albanie du Sud d'importantes concessions équivalentes à l'autonomie.

En Turquie, le grand-vizir a fait part à l'ambassadeur de France du grand contentement qu'il avait de voir terminée la question de l'emprunt, grâce auquel la Turquie entrera dans une ère de prospérité.

Djavid Bey, ministre des finances, est arrivé hier à Constantinople. Il a été reçu à la gare par tous les ministres et les hauts fonctionnaires de la cour.

Le gouvernement russe a révoqué son consul de Bitlis parce qu'il a donné asile aux insurgés kurdes.

Le gouvernement mexicain refuse aux Etats-Unis le supplément de satisfaction qu'ils réclamaient pour l'incident de Tampico. Toute la flotte américaine de l'Atlantique a reçu l'ordre de se concentrer à Tampico.

Chronique Générale

ALLEMAGNE

La mort de Mgr Schrod.

Charles-Ernest-Hubert Schrod est né à Bickendorf, cercle de Bitburg, le 13 mars 1841. Son père, Hubert Schrod, riche propriétaire, mourut inopinément peu de temps après la naissance de ce fils unique.

Le 27 août 1864 il reçut la prêtrise des mains de Mgr Mathias Eberhard, alors coadjuteur, plus tard évêque de Trèves. Son premier poste fut celui de vicaire à Saint-Antoine, où il fut nommé en même temps directeur du « Gesellenverein ».

Le 17 février 1894, son évêque le nomma chanoine titulaire et dès le 17 avril, Léon XIII le nomma évêque de Basileopolis et évêque auxiliaire de Trèves.

Il reçut la consécration épiscopale le 6 mai de la même année. Quatre ans plus tard, le 4 avril 1898, il fut nommé doyen du chapitre.

Mgr Schrod se produisit peu au dehors : il aimait une vie tranquille, retirée, toute consacrée au travail. Mais sa vie peut être appelée une vie riche en bénédictions pour les prêtres et pour le peuple.

Il publia une nouvelle édition des « Scintille Ignatiana », de Herwegen (1), un grand manuel du Sacerdote, un « Memorial liturgique », qui ne fut pas mis dans le commerce, un grand nombre d'articles parus dans la revue théologique de Linz, le « Pastor bonus », l'« Encyclopedie théologique de Herder ». Il traita surtout les questions liturgiques : ses articles sont courts, substantiels, clairs et précis dans la forme.

FRANCE

Les incidents électoraux.

REUNION TUMULTEUSE RICHELIN-CECCALDI. Les journaux de Paris donnent de longs détails sur une réunion contradictoire donnée lundi par M. Ceccaldi, député sortant de Verrins, et le poète Jean Richelin, son concurrent, dans la salle d'Amale, à Hirson, où plus de cinq mille citoyens étaient venus de cette ville et des localités environnantes.

Au moment de pénétrer dans la salle, M. Richelin se heurta à une véritable barrière humaine. Il dut se résigner à aller se placer au milieu du Perron dominant la cour de l'école, dont dépend la salle d'Amale, tandis que M. Ceccaldi haranguait à l'intérieur ses auditeurs. M. Richelin attendit que l'heure fixée pour la réunion arrivât et pria les ci-

(1) Jésuite hongrois de la fin du 17e siècle.

toyens présents dans la cour où il se trouvait de former le bureau.

Mais les ceccaldistes commencèrent les hostilités dès que M. Richelin voulut prendre la parole, et réclamèrent, sur l'air des « Lampions », leur candidat, qui apparut sur le Perron. 3.000 louches reprochèrent alors à M. Ceccaldi, député sortant, son amitié pour M. Caillaux.

« A Saint-Lazare ! » criaient-ils, tandis que d'autres scandalaient : « La finance ! La finance ! » Vainement, les deux concurrents s'évertuèrent à faire des gestes désespérés pour obtenir le silence. Les vociférations, les sifflets étouffaient leurs paroles. Sous une ruée épouvantable, l'escalier accédant à la salle de réunion s'effondra, et, en s'effondrant, entraîna une trentaine de personnes, qui tombèrent pêle-mêle au milieu de la foule. Puis, au pied même de la tribune improvisée, les coups se mirent à pleuvoir. Un coup de feu brilla même, mais fut heureusement arraché à la main qui le brandissait.

M. Richelin, voyant qu'il ne pourrait parler, entra dans la « Marsillaise », que tous ses partisans reprirent en chœur avec lui.

Le calme ne pouvant être rétabli, M. Ceccaldi se retira, porté en triomphe par ses partisans, et s'en alla faire une conférence à ses partisans, chez l'ancien maire.

L'assassinat de M. Calmette.

LES CONTRADICTIONS DU MÉNAGE CAILLAUX.

LA CAMPAGNE POUR EGARER L'INSTRUCTION.

Une revue de Paris, l'« Opinion » écrit sous la signature de son directeur, M. Colrat :

« L'instruction ouverte contre Mme Caillaux, M. Caillaux prétend la diriger contre tous. La défense d'une femme devient celle d'une politique. A l'appel du chef de parti, autoitaire, ambitieux, puissant malgré tout, des témoins surviennent dont le moins qu'on puisse écrire c'est qu'ils sont de valeur inégale et de conditions variées. M. Joseph Caillaux lui-même organise, ordonne leur défilé. Sous les contradictions et les démentis la vérité n'est pas encore ensevelie, mais déjà le plan de campagne se précise car c'est bien d'une campagne qu'il s'agit.

Nier l'audace de ce plan, la hardiesse de son exécution serait nier l'évidence. Ne pas le découvrir et le faire connaître serait manquer au devoir qui nous incombe. Je dis « nous » parce que les journalistes indépendants ne peuvent pas la laisser salir pour les besoins de la cause, pour la préparation de l'acquiescement.

Et M. Colrat, étudiant les témoignages, poursuit : « Dans la thèse même de M. Joseph Caillaux, les contradictions sont flagrantes. J'en relève quelques-unes. Si M. Joseph Caillaux n'attachait qu'une « importance secondaire » à l'étalage de « sa vie sentimentale », pourquoi la scène chez M. le président de la République, où le ministre des finances parut hors de lui au chef de l'Etat ? Pourquoi ce « Je le tuera ! » Si Mme Caillaux devait, elle, attacher à cet étalage une importance beaucoup plus considérable, pourquoi ne pas lui faire des propos d'officier, de vagues rumeurs ? Et puisque le matin du crime, il restait, le cas échéant, un moyen, dont M. Raymond Poincaré avait garanti l'efficacité, d'empêcher le scandale redouté, pourquoi M. Joseph Caillaux, si prompt à jeter l'alarme dans le cœur de sa femme, n'a-t-il pas couru la rassurer. Un coup de téléphone aurait suffi.

Les exigences parlementaires n'expliquent pas ce silence. Enfin, dernière contradiction que je me permets de signaler : ou les lettres intimes sont mêlées de politique ou elles ne sont que d'ordre « sentimental ». Si elles sont mêlées de politique, Gaston Calmette honorerait sa publication. Le précédent de la lettre « Jo » ne permet à personne la moindre iniquité. Alors, que vient faire la « dignité de la femme et de la mère » ?

Si elles sont uniquement sentimentales et, comme le déclare aujourd'hui Mme Guilleminard, « écrites par un homme du monde à un homme du monde, qu'il respecte », d'où vient un tel effort ? On a publié récemment des lettres sentimentales de M. Cocula. M. Cocula n'a-t-il aucun journaliste. Et n'a-t-il rien perdu de son prestige et de sa réputation. »

Et il conclut : « Lorsque sur la tombe de Calmette, assassiné par Mme Caillaux, M. Caillaux se pose en victime, j'ose écrire que cette exagération devient insupportable à tous ceux qui respectent la Vérité et la Mort — cette dernière et terrible Vérité. »

Chansons de route.

Du Journal des Débats :

« La semaine dernière, M. de Lamarzelle se plai-

gnait au Sénat du débordement de la pornographie et nul ne le contredit sur ce point. Comment en serait-il autrement ? On constate qu'une fausse honte empêche les honnêtes gens de protester quand il plait à un indélicat personnage de répandre l'ordure à plein gosier. Voyez au régent, où le mal est encore plus fâcheux, d'où l'abaissement de l'incorporation à vingt ans. S'il s'agit d'entourer une chanson de route, c'est de plus en plus rarement patriotique ou tout au moins bon enfant qui s'élève des rangs. Le répertoire d'autrefois est supplanté par des seies ordurières, qui ne s'interrompent même pas au passage d'une femme ou d'une jeune fille, et que les officiers font mine de ne pas entendre pour n'avoir pas à intervenir. Le comité de la Fédération des Sociétés antipornographiques prépare, annonce le « Relèvement social », un dossier de ces chansons de routes obscènes pour le soumettre au ministre de la guerre et lui demander de prendre une mesure d'interdiction. Il est certain qu'un minimum d'assainissement moral s'impose. La caserne n'est pas un couvent ni une académie, c'est entendu, mais elle ne doit pas non plus prendre ou accepter les apparences d'un mauvais lieu. On fait aux jeunes recrues des conférences moralisatrices. Soit, mais qu'on n'en ridiculise pas l'effet d'avance par des habitudes de grossièreté et d'obscénité qui n'ont rien à voir avec l'entraînement militaire. Les grognards n'étaient pas les séminaristes, mais leur répertoire n'était pas emprunté à celui des souteneurs — et c'est ce répertoire qui a fait le tour de l'Europe.

gnait au Sénat du débordement de la pornographie et nul ne le contredit sur ce point. Comment en serait-il autrement ? On constate qu'une fausse honte empêche les honnêtes gens de protester quand il plait à un indélicat personnage de répandre l'ordure à plein gosier. Voyez au régent, où le mal est encore plus fâcheux, d'où l'abaissement de l'incorporation à vingt ans. S'il s'agit d'entourer une chanson de route, c'est de plus en plus rarement patriotique ou tout au moins bon enfant qui s'élève des rangs. Le répertoire d'autrefois est supplanté par des seies ordurières, qui ne s'interrompent même pas au passage d'une femme ou d'une jeune fille, et que les officiers font mine de ne pas entendre pour n'avoir pas à intervenir. Le comité de la Fédération des Sociétés antipornographiques prépare, annonce le « Relèvement social », un dossier de ces chansons de routes obscènes pour le soumettre au ministre de la guerre et lui demander de prendre une mesure d'interdiction. Il est certain qu'un minimum d'assainissement moral s'impose. La caserne n'est pas un couvent ni une académie, c'est entendu, mais elle ne doit pas non plus prendre ou accepter les apparences d'un mauvais lieu. On fait aux jeunes recrues des conférences moralisatrices. Soit, mais qu'on n'en ridiculise pas l'effet d'avance par des habitudes de grossièreté et d'obscénité qui n'ont rien à voir avec l'entraînement militaire. Les grognards n'étaient pas les séminaristes, mais leur répertoire n'était pas emprunté à celui des souteneurs — et c'est ce répertoire qui a fait le tour de l'Europe.

ESPAGNE

La ressemblance d'Alphonse XIII avec Philippe IV.

Alphonse XIII est enchanté de la gracieuseté du gouvernement français qui a consenti à la cession de l'Armeria.

Il brûle de la revêtir pour mieux ressembler à son aïeul, car son grand désir est d'avoir exactement le menton de Philippe IV. Tout petit, il aimait à se faire conduire place de l'Oratoire, où se dresse la statue équestre du roi, arrière-petit-fils de Charles-Quint. Il la contemplait avec des regards admiratifs et disait :

« Je veux lui ressembler, j'aurai son menton. En même temps il me donnera sans me gêner le bas de son visage. Comme il s'applique sans relâche à cet exercice, son nez finit par être exaucé. »

La similitude des deux effigies est aujourd'hui frappante. Et c'est pourquoi le roi d'Espagne est re-onnaissant à la France d'avoir cédé à sa prière.

ALSACE-LORRAINE

La succession du Statthalter.

Selon le « Berliner Tagblatt », l'un des candidats les plus favorisés pour le poste de statthalter d'Alsace-Lorraine serait dans ces derniers jours le prince de Hatzfeld, duc de Trachenberg. Le prince de Hatzfeld est né en 1848. Il est membre héréditaire de la Chambre des seigneurs. Il fut député au Reichstag de 1878 à 1893 et de 1901 à 1912. Il est le père du jeune prince de Hatzfeld, dont la nomination au poste de conseiller d'ambassade à Paris est imminente.

La Ligue pour la défense de l'Alsace-Lorraine.

A peine les milieux qui ont pris à tâche de faire croire en Allemagne que les opinions nationalistes qui se manifestent d'une façon isolée en Alsace-Lorraine étaient l'expression même de la majorité du pays, eurent-ils appris la nouvelle de la constitution de la Ligue pour la défense de l'Alsace-Lorraine, qu'ils commencèrent aussitôt une agitation en vue de représenter la Ligue comme voulant défendre les tendances nationalistes. Cette tentative est renouvelée dans une brochure allemande « Wir verurteilen Elvasser » : « Nous autres Alsaciens camoufflés », rédigée en toute honnêteté à la Ligue pour la défense de l'Alsace-Lorraine par Em.-Jacques-Daniel Kléber. Avec 11 gravures de Henri Zislin (Edité par J.-F. Lehmann, à Munich.) Le titre dit de la brochure dévoile l'intention de l'auteur anonyme qui est de faire paraître comme injustifiée la lutte des Alsaciens-Lorrains contre

L'EXILÉE

PAR M. DELLY

— Mais parfaitement, vous tombez juste, répliqua l'institutrice avec calme.

La jeune fille laissa glisser ses bras le long de son corps.

— Non, Fräulein, c'est inouï !... Quelle tée l'a donc transformé d'un coup de baguette ?

— Mais enfin, vous a-t-il donné une explication plausible sur ce voyage imprévu ? interrogea la comtesse.

— Il m'a dit qu'il lui était venu tout à coup à l'idée de passer en famille cette nuit de Noël, répondit Myrto.

— Mais en ce cas, il aurait dû être très désappointé, très mécontent... Je crois plutôt qu'il n'a pas eu le courage de rester à Voraczy pour cette fête de Noël, qui lui rappelait peut-être plus cruellement le souvenir de son fils. L'enfant avait ce jour-là la permission de prolonger un peu la soirée, son père le prenait sur ses genoux, au coin de la cheminée bien garnie de bûches, et le Père Joadly venait lui raconter des légendes de Noël.

— Oui, vous devez avoir trouvé, maman, dit Terka. Il est évident que notre absence lui importait bien peu. Et il faut convenir que... notre veillée de Noël n'aurait pas été si agréable que la...

Elle se sentait vivement irritée du persiflage d'Irène, et peut-être plus encore de la satisfaction à peine déguisée dont témoignait la physionomie de ses cousines... Et cependant tout ce luxe bien-être, tous ces plaisirs qui leur étaient indispensables se trouvaient dus à la générosité du prince Milca. Ce-lui-ci, certes, avait été dur et autoritaire à leur égard. Mais, comme le prouvaient les paroles dites l'autre jour par lui à Myrto, il eût peut-être agi autrement s'il avait trouvé en elles des caractères sérieux et fermes, avec le désir d'adoucir par leur affection sa triste existence, et il était certain qu'il ne leur savait aucun gré de leur extrême souplesse à son égard.

L'ère des étonnements n'était pas close pour la comtesse Zolanyi et ses filles. Le prince Milca, décidément, aimait les décisions soudaines et mystérieuses... Une lettre de Katalia à sa filleule vint apprendre au palais Milca cette stupéfiante nouvelle : le prince avait quitté Voraczy, accompagné de son valet de chambre et de Miklos, pour voyager, croyait-on.

Un mois plus tard, la comtesse reçut de son fils un billet, laconique toujours, et timbré de Paris. Au retour d'un voyage en Espagne et en Algérie, le prince Arpad s'était installé dans l'hôtel si longtemps délaissé de lui.

Par leurs relations parisiennes, les comtesses Zolanyi apprirent bientôt qu'il avait fait sa réapparition dans les salons aristocratiques, dans les cercles artistiques ou littéraires autrefois fréquentés par lui, et qui l'accueillaient de nouveau avec le plus flatteur empressement.

C'est inouï ! s'écria la comtesse Gisèle en apprenant cette nouvelle. Aurais-je jamais pensé à pareille chose !... On croirait positivement que c'est la mort de son fils qui l'a enlevé à sa misanthropie !... Et pourtant, si quelque chose devait l'y enfoncer davantage, c'était cela, me semble-t-il. Quand je songe comme il était encore sombre et étrange à notre départ de Voraczy !

— Oui, il est réellement incompréhensible ! déclara Irène. Je la croyais désespérée... pas du tout, c'est une résurrection ! O viendrait maintenant me dire qu'il songe à un second mariage que je n'en serais pas étonnée.

Ces mots furent prononcés avec une sorte d'irritation continue, dont Myrto ne s'expliqua pas la raison, mais qui eût été comprise de quiconque aurait pensé à ceci : le prince Milca, sans enfants, avait pour héritiers naturels son frère et ses sœurs.

En admettant que ses domaines patronymiques retourneraient à sa famille paternelle, il lui restait encore de quoi combler les rêves les plus ambitieux de Terka et d'Irène... Et cet éblouissant mirage s'évanouissait devant la perspective d'une seconde union.

XIII

Un doux soleil printanier chauffait les champs déjà verdoyants, éclairait les sombres frondaisons des forêts, jetait un miroitement sur la rivière qui courait le long de la route, entre les buissons fleuris. Les senteurs champêtres, saines et douces, parfumaient la brise légère qui venait caresser le visage rosé de Myrto et soulever ses cheveux dorés.

Oh ! cet air de Voraczy, combien elle l'aimait ! Elle revenait pourtant de Naples, où la comtesse Gisèle, à la suite d'une bronchite dont elle ne pouvait se remettre, avait dû aller finir l'hiver, dans la demeure d'une sœur du défunt comte Zolanyi. Mais la ville admirable, son soleil, toutes les merveilles de ses environs n'avaient pu empêcher Myrto d'aspirer secrètement au jour où elle reverrait de nouveau Voraczy.

Elle allait y attendre maintenant. Comme l'année précédente, la voiture, suivant celle où la comtesse se trouvait avec ses filles, l'emmenait vers le château en compagnie de Fraulein Rosa et de Renat.

Voraczy était encore privé de son maître. Le prince Arpad, après un nouveau voyage, cette fois dans les pays scandinaves, avait regagné Paris. De là, il avait écrit à sa mère en lui demandant quand elle comptait partir pour Voraczy, où lui-même, disait-il, avait l'intention de retourner incessamment. Cette lettre avait fait se hâter quelque peu la comtesse Gisèle, qui se fut volontiers attardée à Vienne à son retour de Naples.

Mais quelques jours avant le départ, en parcourant un journal, elle était tombée sur cet entrefilet : « Le Bois a failli être, hier, le théâtre d'un grave accident. Le comte de Lorgues et sa fille, la charmante veuve du vicomte de Soliers, le sportman bien

connu, faisaient une promenade à cheval en compagnie du prince Milca, le jeune magnat hongrois dont toute la haute société parisienne a accueilli avec allégresse la réapparition. Au détour d'une allée, le cheval de Mme de Soliers, qui donnait depuis quelque temps des signes d'agitation, prit peur devant un poteau et s'emporta. Le prince Milca, dont la merveilleuse adresse de cavalier est bien connue, lança son cheval à sa poursuite. Il réussit à atteindre l'animal emporté et à l'arrêter, au risque d'être lui-même entraîné. Mme de Soliers en a été qu'elle pour une très vive émotion, mais son sauveur a eu l'épaule gauche violemment froissée dans l'effort fait pour maintenir la bête furieuse ».

La comtesse avait immédiatement télégraphié à son fils. Elle en avait reçu cette réponse : « Souffre beaucoup, mais n'ai absolument rien de grave. Compte toujours être à Voraczy à date fixée ». Cependant aujourd'hui, quand la comtesse était arrivée à la petite gare, un domestique qui lui avait remis une dépêche arrivée le matin, et dans laquelle son fils l'informait qu'il ne serait à Voraczy que le surlendemain.

— Serait-il plus souffrant ?... Ce journal n'était peut-être pas bien renseigné, Arpad a pu avoir quelque chose de grave.

Ces craintes de la comtesse, Myrto les partageait un peu, et elles recouvraient d'un voile la satisfaction de ce retour à Voraczy.

Comme l'année précédente, toute la domesticité était groupée sur le grand Perron, une partie en costume national, l'autre revêtue de cette élégante livrée blanche à parements couleur d'émeraude qui était celle du prince Milca.

En franchissant le seuil du vestibule, la comtesse Gisèle s'arrêta en murmurant : — Voyons, j'ai rêvé... Des fleurs, ici !

— Par exemple ! murmura la voix sifflée d'Irène. Oui, le vestibule était garni de fleurs... garni avec une profusion inouïe, embaumé de parfums délicats. Et parmi ces fleurs, venues sans doute du littoral méditerranéen, héliotropes, œillets énumés, narcisses, anémones, parmi les délicates bruyères roses et blanches, les grandes violettes au parfum léger, les orchidées superbes, dominaient le muguet et les roses... roses

narcées, roses thé, roses pourpres, un ruissellement de corolles odorantes, volutes ou satinées, aux nuances exquises.

La stupéur de la comtesse Zolanyi était telle qu'elle balbutia cette question pourtant bien inutile : — Mais, Vildy, c'est Son Excellence qui a donné l'ordre ?

— Oui, Votre Grâce, répondit le majordome, dissimulant, en personnage bien stylé, l'étonnement que devrait lui causer une pareille question.

La comtesse, résolvant à dominer sa surprise, se dirigea avec ses filles vers l'escalier. Myrto les suivit, et, au premier étage, s'arrêta pour demander : — J'occupe toujours la même chambre, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Mais sans doute... Je pense que Katalia l'a fait préparer... La femme de charge, qui montait derrière Myrto, s'avança vers la comtesse Gisèle.

— Son Excellence a donné l'ordre de préparer pour Mlle Elvanyi l'appartement des Fleurs.

— Vous dites ?... l'appartement des Fleurs ? fit la comtesse avec une surprise intense.

— Quelle folie ! murmura Irène entre ses dents serrées. L'un des plus beaux appartements du château... Sa reconnaissance pour cette petite légèra, positivement.

Myrto suivit Katalia qui l'introduisit dans un salon aux tentures soyeuses, fond blanc, semées de grandes fleurs brochées aux teintes délicates. Les meubles, d'un dessin exquis, étaient faits d'un bois jaune pâle garni d'incrustations légères, et leur apparente simplicité cachait, aux yeux non exercés, une valeur laissée loin d'elle celle d'une décoration plus somptueuse. Ce luxe sobre, cette élégance raffinée existaient d'ailleurs dans tous les détails de l'ameublement de ce salon et de la chambre voisine vers laquelle Katalia conduisait Myrto.

Un délicat parfum remplissait la première pièce. Dans une corbeille de Sèvres s'épanouissaient des fleurs, des roses et des muguet, les préférées de Myrto. — Je pense que Votre Grâce se trouvera bien ici ? dit la femme de charge d'un ton satisfait. L'appartement est un des mieux exposés du château et la vue est superbe. (A suivre.)

les calomnies et la Ligue comme une défense des tendances nationalistes. L'auteur indique en effet que les prétendues calomnies sont l'expression de la vérité. Les onze gravures de Zislin, tirées de différents ouvrages de cet artiste, servent uniquement à montrer aux Vieux-Allemands que l'Alsace-Lorraine est résolument nationaliste et germanophile. Avec une grande application l'auteur a compilé tout ce qui durant ces dernières années a été dit, écrit ou dessiné par les nationalistes en Alsace-Lorraine et les chauvins en France. Il fait défiler presque au grand complet la série des nationalistes des deux côtés des Vosges, pour dire ensuite : « Voyez ! voici le véritable esprit de l'Alsace-Lorraine et la Ligue de défense pour l'Alsace-Lorraine n'est en réalité qu'une association destinée à propager les sentiments germanophobes ».

La Ligue accepte avec joie la dédicace de la brochure et elle répond à l'auteur anonyme par cette déclaration faite en toute honnêteté : La brochure est une calomnie consciencieuse ! L'auteur a dû savoir que la Ligue de défense pour l'Alsace-Lorraine n'est pas créée pour défendre le nationalisme et le chauvinisme et que, d'après ses déclarations de principe, elle a inscrit le contraire sur son drapeau, un programme diamétralement opposé à celui qu'on lui suppose.

La Ligue rappelle ici qu'elle a pour objet de révéler les attaques et suspicions non fondées dirigées contre l'Alsace-Lorraine et ses habitants et d'amener le cas échéant des poursuites judiciaires contre les diffamateurs.

La Ligue n'a aucune raison de prendre position contre les détails de la brochure, car depuis longtemps la presse non nationaliste a passé au crible et a réfuté les opinions nationalistes rapportées dans la brochure. L'attitude de la majorité de la presse d'Alsace-Lorraine a prouvé à l'évidence qu'on ne saurait considérer ces déclarations nationalistes comme l'expression de la majorité de la population. Ce sont là purement des opinions personnelles, des avis individuels. Ce n'est pas le but de la Ligue de prendre position vis-à-vis d'opinions personnelles.

Chômage de canaux.

Un avis du ministère fait savoir que la circulation des bateaux sera suspendue dans le courant de l'été sur plusieurs canaux d'Alsace-Lorraine, pour permettre l'exécution de travaux de réparation devenus urgents.

Du 15 juin au 6 juillet sur le canal de la Moselle et la partie canalisée de la Moselle, y compris le canal d'Ars, dans la section située entre Metz et la frontière française.

Du 15 juin au 6 juillet : a) sur la section du canal de la Marne au Rhin comprise entre Strasbourg et l'écluse n° 9 (ouest), à l'exception de la partie entre les kilomètres 82,0 et 87,4.

b) Du 15 juin au 15 juillet, sur la section comprise entre l'écluse 9 (ouest) et la frontière française.

Du 15 juin au 6 juillet, sur le canal du Rhone au Rhin, entre l'écluse 40 (Mulhouse), et Strasbourg ; en outre sur les canaux de Huingue, Brisach et Colmar.

Mouvements durant l'été de 1914.

Durant le semestre d'été, les corps de troupes suivants se trouveront absents de leur garnison : 16^e corps d'armée : le 135^e (Thionville) et le 144^e (Metz) rég. d'inf. du 15 au 30 avril ; le 98^e et le 130^e rég. d'inf. (Metz) du 13 au 30 mai ; le 39^e et le 34^e rég. d'art. de camp. (Metz) du 18 mai au 9 juin ; le 69^e (Saint-Avold) et le 70^e (Metz) rég. d'art. de camp. du 29 juin au 18 juillet ; le 8^e rég. d'art. à pied (Metz) du 9 mai au 5 juin ; le 16^e rég. d'art. à pied (Thionville) du 3 au 29 août ; le 10^e et le 20^e bataillon de pionniers (Metz) du 20 au 30 avril ; la 6^e sect. de mitr. (Metz) du 6 au 9 mai et du 20 au 29 août. 15^e corps d'armée : le 1^{er} et le 2^e bat. du 143^e rég. d'inf. (Strasbourg) du 20 juin au 10 juillet ; le 105^e et le 130^e rég. d'inf. (Strasbourg) du 7 au 28 juillet ; le 2^e bat. du 126^e et le 1^{er} bat. du 132^e rég. d'inf. du 20 au 25 avril ; le 1^{er} bat. du 132^e rég. d'inf. du 27 avril au 2 mai ; le 1^{er} bat. du 132^e, le 1^{er} bat. du 126^e rég. d'inf. ainsi que le 15^e et le 19^e bat. de pionniers (Strasbourg) du 16 au 23 mai et du 22 au 28 juillet ; le 1^{er} et le 2^e bat. du 126^e et le 1^{er} bat. du 132^e rég. d'inf. du 27 mai au 10 juin ; le 9^e rég. de hussards du 26 mai au 20 juillet ; le 51^e et le 84^e rég. d'art. de camp. (Strasbourg) du 18 juin au 10 juillet ; le 15^e bat. du train du 19 au 22 août ; le 171^e rég. d'inf. (Colmar) du 14 au 18 juillet et du 3 au 20 août ; le 3^e rég. de chasseurs à cheval et le 14^e rég. de dragons (Colmar) du 22 juin au 16 juillet ; le 14^e bat. de chasseurs du 6 au 14 mai et du 22 au 28 juillet ; la 1^{re} section du 80^e rég. d'art. de camp. du 25 juin au 14 juillet ; le 172^e rég. d'inf. (Neuf-Brisach) du 20 août au 20 août ; la 1^{re} sect. du 69^e rég. d'art. de camp. du 25 juin au 14 juillet ; le 6^e bat. de chasseurs (Schlestadt) du 6 au 14 mai et du 2 au 10 juillet ; le 3^e bat. du 143^e rég. d'inf. du 20 juin au 10 juillet ; le 3^e bat. du 99^e rég. d'inf. (Phalsbourg) du 20 juin au 10 juillet ; le 1^{er} bat. du 99^e rég. d'inf. (Oberhofen) du 27 juin au 10 juillet.

Calendrier. — Aujourd'hui, mercredi 15 avril, cent cinquantième jour de l'année. — Lever du soleil : 5 h 42 ; coucher : 6 h 49.

Lune : Dernier quartier le 17 avril.

Kéte du jour. — Saint Patern.

Ephémérides lorraines. — 45 avril 1793. — Le général de Custines, commandant l'armée du Rhin, traverse Metz, se rendant à Thionville et Sarrelouis. Il rassure les administrateurs civils sur le sort de cette frontière. Deux camps sont immédiatement formés dans les environs de Bouzonville et sous les murs de Bitche.

La température. — La pression atmosphérique a monté sur l'ouest de l'Europe.

Le vent est modéré ou assez fort d'entre nord et est sur les côtes de la Manche.

La température a baissé dans le centre du continent. Hier matin le thermomètre marquait : -3° à Arkhangel, +4° à Moscou, 9° à Brest et Dunkerque, 12° à Paris et à Toulouse, 14° à Clermont-Ferrand, 16° à Alger, 19° à Nice.

Un temps nuageux est généralement probable ; la température va rester voisine de la normale.

BULLETIN METEOROLOGIQUE

HAUTOMETRE A 0 ^m	THERMOMETRE	VENT	TEMPS
14 avril à 4 h. soir	747.0	+16.0	N Nuag.
15 avril à 8 h. matin	751.8	+ 5.5	N Beau

Thermomètre. — Maximum du 14 : +16.0 ; Minimum aujourd'hui : + 3.0

CHRONIQUE MESSINE

Nomination.

A partir du 1^{er} mai, M. Liebermann, conseiller de gouvernement, employé jusqu'ici à la présidence de police et à la direction d'arrondissement à Mulhouse, est transféré à la présidence de département à Metz, en remplacement de M. le Dr Unckell, assesseur de gouvernement, qui prend du service aux colonies.

Elles sont là.

Elles sont là, les gentes hirondelles. La télégraphie, qui est une sorte de télégraphie sans fil naturel c'est usage depuis toujours dans le règne animal, leur a annoncé, aux profondeurs de leur subconscience, que le temps s'était adouci chez nous. Alors les plus impatientes ont fait leur plein d'essence, et, moteur silencieux, 200 kilomètres à l'heure, ont mis le cap sur le nord. En quelques douze heures, elles ont franchi la Méditerranée et la France et les voici.

Au rebord d'une gouttière, sur la tuile fatiguée d'un toit, elles gazouillent, durant que, de quelque coup d'œil circulaire, elles retent connaissance avec le paysage l'autre année familière.

Tout cela n'a pas l'air de les émouvoir extraordinairement. Avant-hier, elles chantaient sur la fine pointe d'un minaret. Sous elles, circulaient des foules éclatantes et bariolées, des bourriquets et des dromadaires, s'étagèrent des villes blanches et frissonnaient les palmes. Au-dessus, tournoyaient, en spirale, les vautours du désert et la chanson du « Muezzin » se mariait à la leur.

Aujourd'hui, il y a autour d'elles de hautes cheminées d'usines, des cités grises, des foules neutres, des chemins de fer et des autos. Au-dessus, s'allongent de temps à autre l'ombre vrombissante de quelque avion en vagabondage, et à leur chanson, se marie celle des sirènes et des cloches. Mais tout cela n'a pas l'air d'émouvoir la séculaire indifférence et la joie innocente et grave de ces éternelles voyageuses.

Un ballon français

parti le 11 avril vers midi de Paris passait, le 12 au matin, la zone interdite au-dessus de Habonville et Maizières, et atterrirent le même jour dans l'après-midi près de Haustadt, arrondissement de Merzig. Les aéronautes, Emile Chaillié, de Billancourt, et Georges Ravaine, de Bois-Colombes, avaient été pris dans un gros nuage au environs de Verdun ; chassés vers l'est, ils furent tout étonnés de se trouver en pays allemand au moment de leur atterrissage. L'enquête menée par les autorités, et à laquelle prit part, le lundi de Pâques, un officier du 4^e bataillon d'aérostats à Metz, ne releva aucune charge contre les aéronautes qui furent alors mis en liberté.

Accident d'auto.

On rapporte qu'à la sortie de Sanry-lès-Vigy une automobile de Metz, qui voulait éviter un chien, fut projeté contre un arbre ; le chauffeur, grièvement blessé, reçut les premiers soins de M. le Dr Job, en visite à Sanry, et fut ramené ensuite dans une autre voiture à l'hôpital à Metz.

Au téléphone.

Dans une ruelle étroite de la Cité, un boursier londonien était assis à sa table de travail. Il alignait des chiffres et supputait en rêve des bénéfices quand la sonnette l'appela au téléphone.

« Hallo ! fait-il. — Hallo ! répond une voix. Vous êtes M. Blank ? Pourquoi m'avez-vous vu ? »

M. Blank, étonné, se sépara de son havane : « Non ! non ! répond la voix ; reprenez votre cigare. Pourquoi le mettre sur le cendrier. — Diable ! murmure le boursier, de plus en plus stupéfait et, reculant sa chaise, il caresse sa moustache d'un geste interrogateur. — Ne reculez pas votre chaise et ne taquez pas votre pauvre moustache ! M. Blank laisse tomber sa main. « Du diable ! crie-t-il dans le téléphone, qui donc êtes-vous ? Comment savez-vous ce que je fais de mon cigare et de ma main ? Vous parlez comme si vous pouviez me voir. — Je le puis. Rajustez votre cravate, elle est tout de travers. J'ai inventé un appareil qui permet de voir par téléphone. Je vous le dis parce que je n'ai pas de quoi exploiter ma découverte moi-même. Il faut que vous la lanciez. Part à deux, naturellement ! »

M. Blank, complètement médusé, reste incrédule devant une telle merveille. C'est presque invraisemblable ; cependant c'est possible, on a souvent parlé, on y arrivera un jour, on vient-il pas d'entendre ! Il envisage les commandes de l'Etat, les applications de toute sorte, publiques et privées, les changements prodigieux qu'une telle nouveauté apportera dans la vie ; il sent ses poches s'alourdir ; il entrevoit une pluie de millions. Son œil ébloui se tourne vers la fenêtre et alors, de l'autre côté de l'étroite ruelle, il distingue dans la maison d'en face plusieurs amis en train de le regarder ; l'un d'eux tient devant sa bouche un cornet de téléphone, les autres éclatent de rire à l'aspect de sa grimace. Et il comprend alors le mécanisme de l'invention.

Chronique des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Audience du 11 avril.

Nicolas Stempert, âgé de 49 ans, né à Moyeuvre-Grande, tenancier du Café du Théâtre, et Emile Krebs, 40 ans, né à Carlsruhe, aubergiste au Casino-Bar, à Metz, étaient inculpés tous deux d'avoir, le 14 octobre 1913, servi comme Bénédicte, à des visiteurs de leurs établissements, et ce dans une bouteille de Bénédicte authentique, une liqueur contrefaite ou au moins provenant d'un mélange d'autres boissons. Ils sont condamnés le premier à 150 M et le second à 300 M d'amende.

A la Société anonyme de la distillerie de la liqueur bénédicte de l'abbaye de Fécamp, qui s'était portée partie plaignante par intervention, est octroyée la faculté de faire publier une fois dans un journal de Metz, aux frais des prévenus, la teneur du jugement après que celui-ci aura acquis force de chose jugée.

Le Compte rendu français du Congrès des Catholiques allemands à Metz.

Le compte rendu français du 60^e Congrès général des Catholiques d'Allemagne, tenu à Metz du 17 au 20 août 1913, vient de paraître à l'Imprimerie Lorraine.

C'est un élégant fascicule de 125 pages de textes et de 20 pages de gravures où l'on verra comme en un cinématographe les séances si vivantes du Congrès : on n'y donne qu'un résumé très succinct des séances de langue allemande puisqu'un volume plus considérable en rend compte aussi largement que possible. On photographie ici simplement la physionomie générale du Congrès, puis le cachet si particulier des séances françaises et la physionomie uniquement catholique de l'ensemble. C'est un souvenir d'une belle semaine que nos Lorrains de langue française tiendront à se procurer parce qu'elle leur a fait honneur.

Je suis assez embarrassé pour faire ici l'éloge de tous ceux dont il est question dans cette publication parce qu'il faudrait vraiment les louer tous. Aussi dirai-je très simplement que tout est à lire et à méditer ; j'ai le devoir cependant de signaler aux lecteurs, et cela avec toute l'insistance possible, les rapports si suggestifs qui concernent la question scolaire, les discours de MM. Mélot et Briffaut sur « les devoirs des catholiques dans la vie publique », l'émouvante conférence de notre compatriote M. Teitgen sur « la Presse » et surtout le discours de M. le chanoine Louis sur « le Devoir social », véritable manuel pour tous ceux, prêtres ou laïques, qui se préoccupent de leurs obligations vis-à-vis du prochain et de la société.

Ce petit volume sera donc autant un arsenal qu'un mémorial puisqu'il nous fournira les renseignements nécessaires à notre action en même temps qu'il nous rappellera les jours d'études et de luttes communes avec les catholiques de langue allemande. L'isolement est nuisible partout ; il est particulièrement néfaste sur le terrain scolaire, religieux et social, et puisque nous avons pu nous mettre d'accord pour préparer ensemble nos lignes de défense, nous devons rester unis pour exécuter les plans approuvés d'un commun accord.

Le petit livre que je présente aujourd'hui aux lecteurs du Lorrain leur dira tout cela et je crains bien d'avance qu'on n'en ait pas tiré un assez grand nombre d'emplaires pour donner satisfaction à toutes les demandes. Les premiers arrivés seront les premiers servis.

H. C.

Les Obsèques du lieutenant Friederich A SARREBOURG

Les habitants de Sarrebourg ont fait le mardi de Pâques d'imposantes funérailles à leur compatriote, le lieutenant Emile Friederich, tué au Maroc le 10 octobre dernier. Le deuil était conduit par le père et la mère du défunt, lesquels franchissaient en ce jour la dernière étape d'un calvaire qui dure depuis six longs mois. Leur douleur avait ému toute la foule. Ils accompagnaient à sa dernière demeure leur fils unique, leur unique bonheur, qui ne leur avait donné que des satisfactions jusque là.

Avec lui ils partageaient les joies et les succès d'une carrière pleine d'espérances que le malheur, hélas ! a trop subitement brisée.

La veille, un groupe d'officiers des garnisons de Lunéville, Toul et Epinal s'étaient donné rendez-vous à Arvicourt-Français pour saluer le corps du brave officier et lui rendre les derniers honneurs. A leur tête se trouvaient le général Lescol, commandant la 2^e division de cavalerie, et le général Varin, commandant la brigade de dragons ; tous ont accompagné le corps jusqu'à la gare-frontière d'Arvicourt, où attendaient le père et la mère du lieutenant, ainsi qu'une délégation de Sarrebourgeois.

Là, les officiers ont déposé devant le fourgon funéraire une superbe couronne en fleurs naturelles. Puis, en présence d'une foule émue, dans laquelle on remarquait nombre de Lorrains, le général Lescol a prononcé des paroles d'adieu. Après le général, le commandant Lacapelle, au nom du 4^e bataillon de chasseurs à pied, où avait servi le lieutenant Friederich, a prononcé l'éloge de cet officier.

M. et Mme Friederich et les nombreux Sarrebourgeois remercient sincèrement les officiers, ainsi que les personnalités civiles venues de Lunéville pour leur témoigner leurs vives sympathies.

Mardi, à leur tour, les officiers allemands ont rendu hommage au jeune officier français. On remarquait entre autres S. Exc. le général de division von Bredow, entouré de l'état-major de la division ; des délégations d'officiers du 97^e d'infanterie, des 14^e et 15^e uhlans, et du 15^e d'artillerie de campagne. Tous ces officiers ont accompagné le corps de la gare à l'église et jusqu'au cimetière pendant que la musique du 97^e régiment d'infanterie jouait des morceaux funèbres.

Une foule immense suivait le corbillard. M. l'Archiprêtre de Sarrebourg officiait, accompagné de ses deux vicaires. L'église, trop petite pour contenir la foule, était tendue de draperies noires. Le catafalque, transformé en chapelle ardente par un riche luminaire, formait comme un mausolée ; de superbes couronnes, dont un grand nombre venaient de France, avaient conservé leurs rubans tricolores. La tunique et le képi du défunt étaient placés sur le catafalque, le gouvernement ayant donné gracieusement cette autorisation. Parmi la nombreuse assistance on remarquait M. Léveque, député au Reichstag, le maire, M. Vizinger et les membres du Conseil municipal. La Société des sapeurs-pompiers, dont beaucoup de membres étaient camarades d'enfance de Friederich, était présente au poste. Tous tenaient à cœur de rendre hommage à la bravoure, au courage malheureux du défunt et à la douleur des parents qui possèdent ici l'estime et la sympathie de tous.

Au cimetière il n'y eut pas de discours. Après les prières liturgiques, un silence solennel se fit dans cette nombreuse foule, pendant lequel S. Exc. le général von Bredow déposa une couronne au nom de la garnison de la place de Sarrebourg sur le cercueil du lieutenant :

puis on entendit des sanglots étouffés et ces dernières paroles du père : « Au revoir, mon enfant ! » Et sous les bras de la grande croix du cimetière, le père et la mère consommèrent le sacrifice.

La foule émue salua encore une fois les restes du bon fils, du courageux soldat, puis offrit ses respectueux et sincères hommages aux parents éplorés.

NOUVELLES RÉGIONALES

Metz-campagne. — (L'état des cheminées.) M. le Directeur de l'arrondissement de Metz-campagne publie l'avis suivant adressé à MM. les Maires :

Il a été constaté que beaucoup sinon la plupart des cheminées qui se produisent dans les communes de la campagne proviennent du mauvais état des cheminées de ce que l'on dépose près ou contre les cheminées des objets prenant facilement feu, tels que du bois, de la paille, etc.

J'invite donc MM. les Maires à observer strictement les prescriptions du § 50 de la loi de police rurale d'après lesquelles les cheminées doivent être visitées au moins une fois par an. A cette visite, qui doit être faite avec l'assistance d'un expert, il ne suffit pas de constater si elles et leur entourage sont en ordre et dans un état excluant tout incendie.

En tant que ce n'est pas le cas, le nécessaire (réparation ou démolition ou enlèvement des matières inflammables) doit être ordonné sans retard et au besoin procès-verbal devra être dressé en vertu du § 368^a resp. 368^b du Code pénal.

Hagondange. — (Incendie et panique.) Le dimanche de Pâques, le feu a éclaté dans un cinématographe à Hagondange ; le public, pris de panique, a brisé les tentures de la salle pour se sauver. Mais le calme est vite revenu et après une demi-heure d'interruption, l'opérateur « tournait » de nouveau la manivelle et le public, rassuré, riait.

Moyeuvre-Grande. — (Proxénéisme.) Le jour de Pâques la police a procédé à la fermeture de l'auberge Zanachi, rue du Canal, à Moyeuvre. Le débitant et les sommeliers ont été arrêtés pour proxénéisme et écroués à Rombas.

— Un commencement d'incendie chez Mlle W., rue Grammont, a fait courir beaucoup de monde, samedi soir, à 10 h. 1/2. Les pompiers, aidés des voisins, eurent vite raison du feu.

Thionville. — (Cambriolages.) Lundi après-midi, des voleurs ont pénétré dans le magasin de chapeaux de la maison Golly-Flosse, vidèrent la caisse contenant environ 180 M et emportèrent un stock de cravates. Ils tentèrent en vain de cambrioler le premier et le deuxième étage.

A la même heure environ, des cambrioleurs envahirent chez M. Marx, marchand de meubles, des cuillers en argent.

Nilvange. — (Le parti moyen.) Sous la présidence de M. Brennecke, directeur général, une section du parti moyen a été fondée à Nilvange.

Aumetz. — (Meurtre.) Le 10 avril, sur la route de Crusnes à Aumetz, le peseur Jacques Heynen, d'Aumetz, veuf et père de plusieurs enfants en bas-âge, a été frappé d'un coup de couteau dans le cœur par le mineur Klatten et est mort sur place. Les deux hommes étaient en très bons termes ; Klatten aura agi sous l'empire de la boisson. Il a été arrêté chez lui.

Cattenom. — (Noyée.) On a retiré de la Moselle, près de Cattenom, le corps d'une femme qui avait séjourné un certain temps dans l'eau.

Morhange. — (Collision.) Lundi soir, vers 9 heures, rapporte la Metzler Zeitung, une voiture militaire du 131^e régiment d'infanterie entra en collision avec un car du tramway de Morhange. Le landau fut très endommagé et été dans le fossé de la route ; les occupants en furent quittes pour la peur. Grâce à la présence d'esprit du conducteur du tramway, qui bloqua les freins, un malheur fut évité.

— M. le Dr Robert Bréd est nommé professeur au Lycée de Metz pour y faire son année de stage.

Forbach. — Le tramway a fait de bonnes recettes pendant les fêtes de Pâques ; le dimanche, les cars ont transporté 3025 personnes, le lundi de Pâques. 4289 voyageurs, ce qui donne une recette de 462 M pour dimanche et de 704 M pour le lundi, soit 200 M de plus que l'an dernier.

Pette-Rosselle. — (Suicide.) Lundi soir, un ouvrier du nom de Charilo s'est tué d'un coup de revolver dans les environs de l'auberge Forgeny. On ignore les motifs de ce suicide.

Freilmenge. — (Mort pénible et accident.) La Volksstimme rapporte qu'une mère de la rue du Pont, en cherchant son enfant de deux ans, tomba dans une fosse d'aisances à moitié vidée de la veille et mal fermée. Quelle stupeur pour la pauvre mère, dans son accident, de trouver son enfant étouffé au fond de la fosse où elle venait de tomber ! Des voisins accourus retirèrent la mère, mais l'enfant ne put être rappelé à la vie.

Lafrimbolle. — (Nos compatriotes dans l'armée française.) Un de nos compatriotes, le sous-intendant de 3^e classe Hallenmeyer, vient d'être nommé sous-intendant de 2^e classe (grade de lieutenant-colonel) ; il sera maintenu à Dunkerque. M. Hallenmeyer est né à Lafrimbolle le 12 avril 1863.

Zetting. — (La montagne qui glisse.) Les promeneurs continuent à rendre visite à la montagne qui a glissé vers le canal de la Sarre. On estime à 2000 mètres cubes la masse de terre qui s'est déplacée. On constate sous la masse ambulante une couche de terre glaise épaisse de un à deux mètres dans laquelle a pénétré l'eau des pluies et qui, ne pouvant plus supporter la masse, a cédé et fait avancer la colline. Les travaux de l'administration hydraulique consistent à empêcher, de très loin, l'arrivée des eaux dans la terre argileuse. Des arbres qui ont voyagé sur un parcours de 50 mètres se mettent à bourgeonner et à fleurir, comme si de rien n'était.

Sarreguemines. — (Nécrologie.) On nous écrit : Dimanche 12 avril s'est éteinte à Versailles Mme Edmond Wagner. Elle était la fille de M. de Jubé-

court, longtemps ingénieur à la fonderie de Sarreguemines et directeur de la fabrique de Vandrevange. Chaque année Mme Wagner aimait à retourner sur les bords de la Sarre qui lui étaient toujours chers.

Elle laisse trois fils, M. Ernest Wagner, ingénieur civil attaché à l'usine de Freinville ; M. Félix Wagner, capitaine de dragons ; M. Jean Wagner, attaché au Bureau Veritas. Sa fille a épousé M. Ch. Woillaume, ancien officier d'artillerie, conseiller municipal de Versailles.

ALSACE

Strasbourg. — (Pour M. le Dr Boeckel.) Le Dr J. Boeckel, infirmier touché de la généreuse pensée qu'ont eue plusieurs de ses amis, de lui offrir un souvenir durable, au moment où il va quitter son service d'hôpital, le prie d'agréer ses remerciements les plus chaleureux.

Les nombreux témoignages de sympathie qui lui sont parvenus, ces jours derniers, sont à ses yeux le plus précieux des réconforts.

Il prie les membres du comité ainsi que ses amis de croire à sa vive gratitude, mais de renoncer à leur trop aimable projet.

(Mort du doyen des Alsaciens.) On annonce la mort, à l'âge de 103 ans, du baron Fernand de Turckheim, né à Strasbourg en 1811, et fils du général Rapp. Il y a quelques jours encore, il était question de célébrer par une fête la verte vieillesse de celui qu'on appelait le « doyen de l'Alsace ». M. de Turckheim habitait Montrouix.

(La fortune de la Ville.) — Le budget municipal donne d'intéressants renseignements sur la fortune de la cité. Elle se chiffre pour 1914 à 183.658.294 marks sur lesquels il y a 105.327.047 M de dettes et autres obligations, reste donc une fortune nette de 78.331.456 M. Il y a un an, la fortune nette se montait à 79.391.603 M, ce qui donne pour le nouvel exercice une diminution de 1.060.147 M.

(Noyade.) Le dimanche de Pâques après-midi, une barque qui descendait rapidement l'Ille chavira dans un tournant près de la « Königsbrücke » ; tous les 8 occupants tombèrent à l'eau, cinq purent se sauver à la nage et deux furent recueillis par une barque. Un seul, Albert Muzinger, âgé de 17 ans, de Schillingheim, qui ne savait pas nager, se noya. Mardi matin son corps n'avait pas encore été retrouvé.

(Affaires scolaires.) M. König, inspecteur d'arrondissement à Mulhouse, est nommé directeur de l'école normale d'institutrices à Strasbourg.

(Haguenau.) — (Pas de nouvelles troupes.) Le maire a fait savoir au Conseil municipal que le ministère de la guerre à Berlin, avait répondu négativement à la demande formulée par lui concernant la prise en considération de Haguenau en cas de transfert éventuel de la garnison de Saverne.

(Salmbach.) — (Décapité.) Le Jendri-Saint M. L. Baumann, de Niederlauterbach, ancien instituteur retraité, voulut monter dans le train de Wissembourg, alors que le train était déjà en marche ; il tomba si malheureusement sous le wagon qu'une roue lui détacha la tête du tronc.

MEURTHE-ET-MOSELLE

Anboué. — (Rixe tragique.) 3 hommes grièvement blessés. Samedi dernier, au cours d'un bal à Anboué, une rixe s'engagea pour un motif futile. Deux Allemands, Henri Nergel, âgé de 18 ans, de Plaine, et Eitsenbeis, né à Devant-les-Ponts, ont été arrêtés sous la prévention d'avoir très grièvement blessé les Italiens Capelli et Taillet, qui sont en danger de mort. Le troisième blessé, le patron Velati, a pu subir sur place l'extraction d'une dalle.

Hussigny. — (Italien tué.) Dimanche soir, l'Italien Jean Chiamale, âgé de 31 ans, a été tué de deux coups de couteau par un compatriote et camarade de pension. Le meurtrier et un camarade, compromis dans l'affaire, ont passé la frontière.

L'Entrevue d'Abbazia

Abbazia, 14 avril. — Le comte Berchtold, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, le duc d'Avarna, ambassadeur d'Italie à Vienne, M. Mery de Kapos-Mère, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, et le comte Forgach, chef de section au ministère des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, sont arrivés à Abbazia ce matin à dix heures.

La ville est pavoisée.

Le marquis di San Giuliano, ministre des affaires étrangères d'Italie, est arrivé à midi et demi à Mezzogiulia. Il a été reçu à la gare par le comte Berchtold, le duc d'Avarna, M. Mery de Kapos Mère et le comte Forgach.

Les ministres se sont salués très cordialement puis ils se sont présentés réciproquement les personnes de leurs suites.

Les ministres, salués avec sympathie par la population, sont rendus à l'hôtel en automobile.

Paris, 14 avril. — Le Temps écrit au sujet de l'entrevue d'Abbazia : « L'Italie poursuit une politique méditerranéenne qui lui est propre, et en dehors des cadres des accords avec la France et l'Angleterre, qui, d'après les déclarations du marquis di San-Giuliano, existent toujours, mais dont il est évident que l'objet a été en grande partie réalisé. Pour les ambitions nouvelles qu'elle nourrit dans la Méditerranée orientale, l'Italie se concerte exclusivement avec les puissances tripliciennes. C'est sur elles seules qu'elle s'appuie. Il est donc naturel qu'elle éprouve le besoin de resserrer les liens qui l'unissent à ces deux alliés. C'est logique. Mais il est logique aussi qu'étendant et en se généralisant, l'action de la Triple-Entente ait pénétré les puissances de la Triple-Entente de la nécessité d'être étroitement unies.

De certains côtés, à Saint-Petersbourg notamment, on en est même arrivé à préconiser un rassemblement de cette combinaison diplomatique, en substituant aux ententes existantes des engagements plus précis. Cette hypothèse ne restera peut-être pas en dehors des explications d'Abbazia, et les ministres autrichien et italien ne manqueraient pas d'aborder les rapports austro-russes. Mais en somme, si le voyage du marquis di San-Giuliano doit attirer l'attention, il n'a rien d'anormal. La Triple-Entente a la fois son initiative, son union et sa force ; mais la Triple-Entente est loin d'être relâchée et impuissante. Cet équilibre des deux combinaisons diplomatiques existantes est le meilleur gage que la paix, à laquelle toutes deux se déclarent également attachées, ne sera pas rompue. »

(Par dépêche.)

Vienne, 14 avril. — M. le baron de Macchio, premier chef de section au ministère des affaires étrangères, est parti ce soir pour Abbazia où il restera deux jours pour prendre part aux conférences politiques entre les ministres M. le comte Berchtold et M. le marquis di San Giuliano.

Abbazia, 14 avril. — Les pourparlers politiques entre les ministres des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie et d'Italie, M. le comte Berchtold et M. le marquis di San Giuliano, commenceront demain.

Vienne, 15 avril. — Le Fremdenblatt écrit : Il est de tradition depuis de longues années que les hommes d'Etat de tous les pays, en temps d'échange de vues personnel, l'entrevue qui a lieu actuellement a été précédée des visites de l'empereur d'Allemagne à Schönbrunn, Venise et Miramar. L'Alle-